

ANTIRESSE

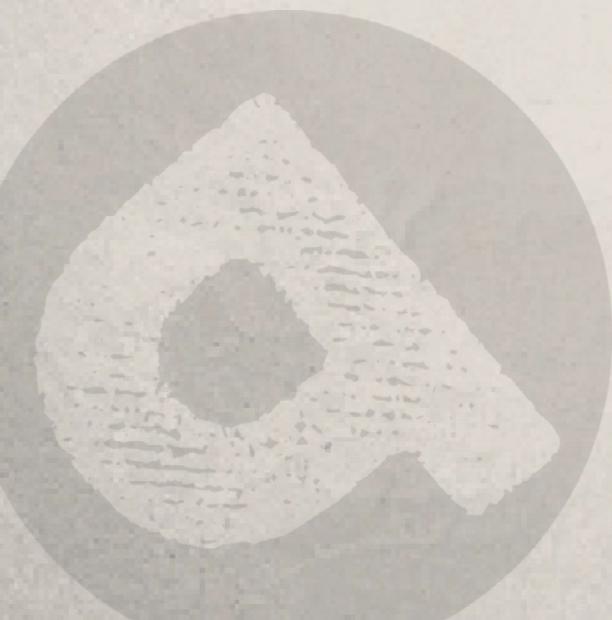
Observe • Analyse • Intervient

Méphisto 2022

La fleur au fusil

**Afghanistan,
souvenirs d'abjection**

Lire Georges Haldas



N° 337 | 15.5.2022



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Mephisto 2022

OU L'HISTOIRE ÉDIFIANTE D'UNE BELLE ET NOBLE ARTISTE QUI A CRU POUVOIR JOUER AUPHUSMALINAVECLEPOUVOIR.COMMEBIEND'AUTRES ESPRITS ÉCLAIRÉS AVANT ELLE, TCHOULPAN KHAMATOVA A ÉTÉ VICTIME DE LA MALADIE LA PLUS RÉPANDUE PARMILLES «CITOYENS DU MONDE»: LEUR PROVINCIALISME.

PRÉAMBULE. MEPHISTO 1936

Klaus Mann n'avait pas l'ennuyeux génie, ordonné et conscient de lui-même, de son père Thomas Mann, prix Nobel de littérature 1929. Mort à 43 ans au terme d'une vie chaotique marquée par l'exil, la détresse matérielle et les drogues, Klaus a laissé derrière lui un roman sulfureux, dont István Szabó tirerait en 1981 un classique du cinéma politique: *Mephisto*. Il y décrit la trajec-

toire sinueuse d'un acteur opportuniste au temps du nazisme et ses compromissions avec le pouvoir. Klaus était moins créateur que témoin. Son héros ressemble à s'y méprendre à son propre beau-frère, Gustaf Gründgens, au point que la famille du concerné fera interdire le livre après la guerre. Légende du théâtre allemand, Gründgens s'était surtout rendu célèbre par son interprétation de Méphistophélès dans

le *Faust* de Goethe. D'où l'allégorie transparente du titre. Sauf que dans la vie réelle, l'acteur troquera le rôle du démon tentateur pour celui d'un docteur Faust tenté, compromis et finalement broyé par la machine totalitaire. En racontant la chute de Gründgens, Klaus Mann a sans doute contemplé avec fascination les gouffres où lui-même, dans ces années sombres, aurait pu être entraîné. Quand on dîne avec le Pouvoir, comme avec le Diable, il faut avoir une longue cuiller. C'est l'un des grands enseignements du XXe siècle. Mais qui vaut pour toutes les époques.

SAISON 1. UNE TULIPE DANS UN CHAMP DE MINES

Elle porte un prénom de fleur et tout en elle est frêle et délicat. Rien qu'en la voyant à l'écran, on sent monter un parfum léger de poire anglaise distillé par Jo Malone. Tchoulpan Khamatova, native de la minorité tatare, était l'une des vedettes les plus aimées du cinéma et du théâtre russes. Dès les premiers films qui l'ont révélée, *Les Silencieuses* ou *Luna Papa*. Tchoulpan manifeste une prédilection pour les sagas humanitaires, les grands traumatismes et les ailes cassées. Entre le cinéma russe et l'Occident, le rideau de fer n'est jamais vraiment tombé, mais la colombe Tchoulpan a réussi à le franchir une fois ou deux. C'est ainsi qu'on a pu voir son attachante frimousse dans *Good Bye, Lenin!*

Tchoulpan est une écorchée vive. Elle est particulièrement affligée par

la tragédie des enfants cancéreux dont personne en Russie n'a le temps ni les moyens de s'occuper. Elle décide de leur assurer un havre, pour essayer de les sauver ou au moins leur offrir une fin de vie décente. Elle a mis à profit sa célébrité pour créer un fonds d'aide appelé *Fais cadeau de la vie* et, à travers lui, faire construire le seul hôpital en Russie dédié à ces enfants-là. C'est un centre complexe et très coûteux, que seuls les Allemands peuvent installer. Qu'à cela ne tienne, Tchoulpan s'adresse directement à Poutine. Qui se fait une joie — peut-être non feinte — de l'obliger. En échange de quelques menus services sans conséquence.

Et puis, soudain, la guerre a éclaté. Pardon, l'«opération militaire spéciale». Il est interdit en Russie de parler de guerre, mais fortement conseillé de dessiner des Z partout. Jusque sur la façade des théâtres et sur les rideaux de scène. Certains artistes voient là une atteinte intolérable à leur liberté d'expression. Ils n'ont pas tort. A la guerre comme à la guerre, même quand c'est pas vraiment la guerre. Ces artistes, animateurs, chanteurs, humoristes, intellectuels, ont quitté le pays. Certains parce qu'ils étaient de toute façon contre Poutine et le système. D'autres, parce qu'ils avaient de solides bases arrière en Israël ou ailleurs. D'autres enfin, parce qu'ils n'avaient aucune position politique particulière, mais ne pouvaient dormir avec l'idée que leur noble grand pays attaquait un voisin plus petit que lui. (Remarquez, quand on est la Russie, tous les

voisins sont plus petits, donc toute guerre sera forcément injuste...)

Tchoulpan était de ceux-là. De ceux qui avaient une *trop haute idée* de leur pays pour supporter de le voir s'en prendre à autrui. À nos yeux d'Occidentaux, ce réflexe moral allait de soi, de la part de Russes bien élevés. C'était même la moindre des choses que de se désolidariser de leur gouvernement barbare. Comme les *people* américains ont menacé de quitter les USA lorsque Bush ou Obama a bombardé l'Irak... Non, pardon: lorsque Trump était sur le point d'être élu. Et puis... *menacé* seulement. Personne n'a quitté les États-Unis depuis vingt ans à cause des 337 000 bombes que leurs présidents ont larguées dans ce même laps de temps sur le reste du monde. Mais les Russes, on le sait depuis Dostoïevski, sont tous des tourmentés. Sitôt qu'ils ont un peu d'éducation, ils entrent dans l'*élite libérale* dont la qualité première est qu'elle éprouve à l'égard des Occidentaux une culpabilité diffuse, permanente et incurable et ne demande rien tant que d'être comprise et absoute par eux. Et les Occidentaux, sitôt qu'ils ont un peu d'éducation, le savent. Les colombes russes et les faucons atlantiques sont donc faits pour s'entendre.

Tchoulpan a donc signé, avec d'autres *cœurs saignants et artistes*(1), une lettre intrépide à Vladimir Poutine lui enjoignant d'arrêter sa guerre. Et elle a quitté la Russie pour la Lettonie, où elle avait du reste une maison et un permis de séjour.

Là, un ami metteur en scène, Alvis Hermanis, lui a offert de rejoindre sa troupe, celle du Nouveau théâtre national de Riga.

Sur les motifs de cette décision existentielle lourde de conséquences, Khamatova s'est ouverte à une amie de longue date, qui est aussi une intervieweuse réputée. «Confie-toi à Gordeeva»: c'est ainsi que s'appelle la chaîne. «Il ne faut écouter que son cœur», murmure d'emblée Tchoulpan. N'écoutant que son cœur, elle a donc plongé dans l'inconnu — enfin, pas tout à fait — avec de quoi vivre pendant trois ou quatre mois. La confiance se déploie dans une lumière étudiée, sur fond de tissus et de théières, dans un appartement cosy de style nordique. Tout l'entretien ne sera qu'une suite de murmures graves, hésitants et réfléchis, entrecoupés de silences plus expressifs encore. «J'aime beaucoup mon pays», répète l'actrice, «et je sais que ne suis pas une traîtresse». La journaliste opine avec compassion. Il est question des grands dilemmes d'une existence, du suicide culturel de la Russie, de cette grande tradition littéraire dont Tchoulpan est «gavée» et qui lui interdit de tremper dans le complot du Mal, ne serait-ce que du petit orteil. Elle ne s'est jamais intéressée aux affaires politiques, dit-elle, mais l'agression russe en Ukraine n'a aucune justification. Cela, elle en est certaine.

«J'aime beaucoup mon pays»: ce sera le titre de l'entretien. La chaîne de Gordeeva sur YouTube compte plus d'un million d'abonnés. Quatre



millions et demi de russophones verront l'entretien dans les semaines qui suivent. L'élite libérale est dans l'extase. Cet entretien ravive la mémoire de tous les exilés éclairés de l'autoritarisme russe. Le Russe resté au pays, qui aimait tant l'actrice, ne comprend pas. «Qu'on aille taper sur les *natziks*, ça la dérange; mais quand les *natziks* massacraient les civils du Donbass, depuis 2014, cela ne la dérangeait pas?» C'est à peu près la teneur des réactions les plus sommaires — trop sommaires de la rue. Une artiste ne *pense pas* sa cohérence en des termes aussi grossiers. Mais ce n'est plus devant ce public-là que Tchoulpan va devoir se justifier. Elle pressent bien que son exil est définitif, ou en tout cas au très long cours. Même si, comme elle le dit, «je suis d'autant plus là-bas que je n'y suis pas», c'est à l'ouest du Mur, désormais, qu'elle va devoir tisser ses loyautés.

SAISON 2. L'INTERROGATOIRE

Si le pays d'origine lui en veut, le pays d'accueil n'est pas trop chaud non plus. La décision du théâtre

national d'accueillir cette transfuge du *système poutinien* soulève des commentaires en Lettonie. Il va falloir une fois de plus s'expliquer, se racheter une conduite. Le droit de séjour ne suffit pas. Encore faut-il obtenir le droit d'exister.

Tchoulpan s'affichera donc dans les manifestations antiguerre. Mais ce n'est que le service minimum. On lui conseillera amicalement de répéter sa confession plénière, mais à la télévision lettonne, pour que ses nouveaux concitoyens sachent à qui ils donnent asile. Ce deuxième entretien sera beaucoup moins intimiste que le premier. Le clair-obscur a fait place à la lumière clinique du plateau de télévision, le canapé à de simples chaises, la complicité des vieilles copines à l'examen d'admission. Toute de noir vêtue, plus vulnérable que jamais, Tchoulpan fait face à une journaliste corpulente, professionnelle, sans miséricorde. Tchoulpan ne sait rien, ne maîtrise rien, ne comprend rien, ne sait comment communiquer avec ses amis, même, en Russie. Mais ses états d'âme ici n'importent plus. Elle a une dette

à rembourser. Envers l'Ukraine, la Lettonie, le monde civilisé. À cause de ce régime qu'elle voudrait pouvoir condamner sans pour autant répudier son pays. Sans *jeter le bébé avec l'eau du bain*.

Mais nous ne sommes plus dans un verger de Tchékhouv. Nous sommes aux avant-postes de l'OTAN. Les cas de conscience comme celui de Tchoulpan y sont de la fine dentelle posée sur une nappe cirée. De toute évidence, elle ne voit pas le sens de cette nouvelle mise à nu, qu'elle ne l'a pas voulue et qu'elle la redoute. Tchoulpan voudrait la déplacer sur son terrain, celui de la culture, de l'art, de la liberté d'expression. Mais ce n'est pas elle qui mène le débat. Ici, toute Tatare qu'elle est, c'est d'abord une Russe. Et pas n'importe laquelle. C'est une grande vedette du cinéma de Poutine. Car en Russie le cinéma est à Poutine comme tout le reste est à Poutine. Comme chacun le sait. *Comment avez-vous pu soutenir Poutine?* Soutenir Poutine? Que voulez-vous dire? Je n'ai jamais fait de politique. Ah oui: ce clip vidéo, avant son élection. Le menu service à rendre en échange du grand hôpital. Mais c'était pour les enfants. Pour les petits cancéreux. Vous ne comprenez pas la nature du pouvoir en Russie. Il faut aller au contact. Sans l'appui de tout en haut, vous n'avez rien... Or il nous a vraiment aidés. Fallait-il les laisser tomber, ces malheureux? Tchoulpan n'explique pas, elle se justifie. Et en se justifiant, elle s'enfoncé. *Vous êtes bien allée en Crimée?* Et alors, se dit-elle

peut-être. Mais ici, ses gestes les plus anodins ont un tout autre poids, et ils sont tous consignés. Se rendre en Crimée depuis la Russie, après 2014, c'est légitimer l'annexion. Oui, c'est-à-dire... Bien sûr qu'elle y est allée. Pour revoir une dernière fois l'une de ses cancéreuses que les médecins n'avaient pas réussi à sauver. Pour lui dire adieu. (Tu crois que j'allais penser à des histoires d'annexion face à cette jeune condamnée, espèce de peau de vache? pense-t-elle peut-être, mais elle ne le dit pas.)

Et ce titre d'artiste du peuple, il ne vous dérange pas? Vous n'avez jamais songé à vous en séparer? Parmi beaucoup d'autres prix et distinctions, Tchoulpan Khamatova porte depuis 2013 le titre d'artiste du peuple de la Fédération de Russie. C'est la plus haute consécration culturelle de son pays. On ne l'octroie pas aux faiseurs ni aux marginaux. Tchoulpan ne l'a pas refusé, cet honneur, pourquoi le refuserait-elle? Cela ne mange pas de pain, c'est même susceptible, comme on le verra, d'en apporter. Mais ici, sur ce plateau letton, devant ces caméras, c'est comme un obusier encore fumant... Elle n'y tient pas, son courage s'effondre, comme celui de l'apôtre Pierre la nuit où l'on arrêta Jésus. «Pour être honnête, je n'ai jamais pris au sérieux le titre d'Artiste du peuple. C'est n'importe quoi (*bredyatina*), une survivance de l'ère soviétique. Si on me le retire, je ne vais pas m'y accrocher. Je ne vois pas ce que ça peut bien rapporter...» Sous ses airs policés, l'interview est une véritable séance de torture. La

célèbre actrice se décompose. Elle se raccroche à ce qu'elle avait, dans sa vie antérieure, de plus sacré.

«Un demi-million de personnes ont quitté la Russie jusqu'à présent. Ils sont partis consciemment, beaucoup vers nulle part, réalisant qu'ils ne peuvent pas soutenir la guerre et le régime actuel. Sont-ils la Russie? Il me semble que définir une personne par sa nationalité... Nous sommes en 2022, tout de même... Je ne prendrai jamais le parti de la guerre, mais c'est justement parce que la culture russe me sauve, parce que j'en suis imprégnée. La culture russe m'a sauvée, elle a sauvé un demi-million de personnes qui sont parties, elle sauve des gens qui se sont cousu la bouche, qui ne font que pleurer et mourir, qui sèchent sur pied.»

La voilà, sa contribution à la «résistance»: elle défendra d'ici sa culture, c'est la meilleure manière de mener le combat contre la barbarie... Elle montera des spectacles, reconstruira des ponts...

Attendez un peu, ce n'est peut-être pas le moment.

Dans un pays qui interdit même l'affichage public de la lettre Z, Tchoulpan est bien la seule à imaginer une soirée «poésie russe» pour la paix en Ukraine... Sa culture russe, qu'elle emporte partout comme une poignée de terre natale, personne n'en a rien à battre. Elle est proscrite. *Tu ne comprends pas ça, blondinette?* La journaliste anonyme, dans cette province baltique, va tout carrément lui apprendre sa mission: contribuer au travail d'éducation des Russes

égarés! N'a-t-elle pas 450 000 abonnés sur son compte Instagram? — Je ne sais pas, je ne gère pas mes réseaux sociaux moi-même. *Vous apprendrez...* Faut-il me plonger tous les jours dans ce monde-là, ces technologies, répéter la même chose? N'ai-je pas déjà tout dit dans mon interview précédente? *Et pourquoi pas?* Au bout de 50 minutes, Tchoulpan tremble d'humiliation et de chagrin. Que voulez-vous encore de moi? aurait-elle envie de crier. Mais elle ne crie pas. C'est juste son menton qui tremble. *Nous allons suivre comment vont les choses avec vous, conclut son interrogatrice, et comment vous allez jouer vos spectacles lettons en langue lettonne. Ce sera très intéressant.* Rideau.

SAISON 3. ARTISTE DU PEUPLE, QUAND MÊME

Autrefois, c'était plus facile pour les artistes, les savants, les penseurs de passer à l'Ouest. Soljenitsyne, avec la publication de son *Archipel du Goulag*, avait ébranlé les fondements mêmes du régime soviétique. On ne lui en demandait pas davantage. Il a pu se retirer dans les forêts du Vermont pour poursuivre son œuvre immense et de moins en moins exploitable politiquement. Il n'en était pas moins respecté, et même adulé, au point de pouvoir dire aux élites américaines leurs quatre vérités en face. Son discours de Harvard sur *le déclin du courage* tourne encore en boucle parmi les cercles conservateurs. Mais l'artilleur Soljenitsyne n'est pas son



modèle. Tchoulpan est une libellule. Son modèle, la poétesse dont les vers réconfortent Tchoulpan dans les heures les plus difficiles, est une autre exilée, Marina Tsvetaïeva. Qui avait fini, malgré tout, par retourner en Russie, mais à qui la Russie soviétique n'avait pas pardonné sa défection. Elle finit par se pendre, en Sibérie, après avoir supplié en vain qu'on la laisse faire la plonge...

Comme bien d'autres esprits éclairés avant elle, Tchoulpan a été victime de la maladie la plus répandue parmi les «citoyens du monde»: leur provincialisme. Elle n'avait pas compris, malgré ses relations et ses voyages, que si l'URSS où elle est née a disparu, le «monde libre» qui lui faisait face n'était lui aussi qu'un souvenir. Elle n'entend rien, dit-elle sans cesse, à la politique ni à la «grande histoire» — sauf quand elles compromettent son pays, la Russie. Elle aurait dû regarder un peu plus loin, un peu plus large.

Si elle l'avait fait, elle aurait peut-être compris que la Lettonie n'était pas la meilleure plate-forme d'où condamner les agissements de la Russie. Dès la dislocation de l'URSS,

la Lettonie a imposé une politique de discrimination sévère à son importante minorité russe (près de 40 % de la population). Du jour au lendemain, les Russes locaux étaient devenus des «colonialistes» à qui «le gouvernement de Riga, en contradiction avec la charte d'Helsinki, refuse d'octroyer la nationalité lettonne...», notait en 1993 Alain Gresh en dénonçant le *révisionnisme letton*. C'est en Lettonie encore qu'on a vu, dès les années 90, les premières réhabilitations de combattants de la SS. Et les choses se détériorent après le rattachement de la Crimée à la Russie. Même la presse polonaise, en 2019, reconnaissait que «l'importante minorité russophone est soupçonnée de tous les maux» et qu'elle sert de «bouc émissaire commode» pour escamoter les difficultés du pays.

«Contrairement à la Lituanie où la naturalisation est plus souple, la Lettonie reste un pays très fermé. Une loi oblige les candidats à la citoyenneté à parler couramment letton, à connaître le texte de l'hymne national et à renoncer à leur ancienne citoyenneté. Ces mesures extrêmement restrictives ont entraîné un nombre très

important (au moins 500 000) d'apatrides. Ce statut préjudiciable dans le pays n'ouvre ni aux allocations familiales, ni aux indemnités chômage, ni à la gratuité des soins et ne permet en aucun cas d'inviter des personnes venant de l'étranger. En d'autres termes, les russophones doivent prouver qu'ils seront toujours fidèles à la Lettonie.»

Le professeur Gilbert Casarus, tenant la chaire d'Études européennes auprès de l'Université de Fribourg, ajoutait en commentaire de l'article d'où est tirée la citation ci-dessus :

«M'étant déjà rendu dans les pays baltes à plusieurs reprises, je ne peux que déplorer le laxisme de l'Union européenne face aux politiques anticitoyennes menées par la Lettonie. L'Union européenne ne respecte en effet guère ses propres principes auxquels elle devrait néanmoins se tenir. Par ailleurs, cet article vient au point nommé dans cette phase de russophobie, d'autant qu'il ne faudrait pas confondre Poutine et Russie. C'est beaucoup plus compliqué que ça ! Et puis, le temps ne serait-il pas venu pour les pays baltes de s'interroger sur leur propre passé ? Une visite au musée d'histoire nationale de Riga laisse songeur, surtout si l'on connaît un peu l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.»

Le 9 mai dernier, pour la commémoration de la victoire sur le nazisme, le gouvernement letton interdisait aux citoyens d'aller fleurir le monument aux libérateurs. Ils ont dû remettre leurs gerbes aux

policiers, qui les ont étalées par terre puis évacuées au bulldozer. Parce qu'il y en avait beaucoup. Pour une grande partie des citoyens de ce pays, la défaite du nazisme en 1945 reste quoi qu'il arrive un motif de recueillement et de célébration. Le lendemain, 10 mai, le parlement letton décidait de mettre fin à cette tradition suspecte en décidant la démolition pure et simple du monument à la victoire sur le nazisme. Il n'a pas envisagé, afin d'éviter la guerre civile, d'abolir également la commémoration de la Légion SS lettonne, qui est officiellement fêtée chaque 16 mars depuis 1998.

Que pense la Tulipe blonde de toutes ces choses ? Qu'elles la dépassent certainement, qu'elle n'y a pas réfléchi, que ce n'est pas son affaire. En attendant, ses perspectives au Nouveau théâtre national de Riga ne semblent pas excessivement brillantes. Tchoulpan s'est engagée sur la voie désormais usuelle des étoiles ternies : elle propose des cours d'art dramatique en ligne. Les professionnels qui lui ont monté sa boutique sur internet n'ont pas manqué de souligner son statut d'artiste du peuple de Russie. Car, pour ceux qui assureront peut-être son gagne-pain, cette *absurdité anachronique* dont Tchoulpan s'est si facilement déditée en Lettonie représente une distinction et un gage de confiance.

ÉPILOGUE. LA PLACE DU TÉMOIN

Dans sa solitude baltique, l'ex-grande actrice pense peut-être

parfois à la géniale poétesse dont le nom ne diffère du sien que par une interversion de lettres: Anna Akhmatova (1889-1966). Celle qui n'avait rien demandé au régime soviétique et qui n'attendait rien de bon de lui n'avait jamais accepté de quitter son pays malgré les exhortations de ses amis et la disparition de ses proches. Son mari, le poète Nicolas Goumilev, avait été fusillé en 1921 sur une accusation imaginaire de complot monarchiste. Son fils Lev Goumilev, futur grand historien eurasiste, fut déporté en Sibérie à la veille de la IIe guerre mondiale et renvoyé en exil sitôt revenu des combats. Akhmatova les commémora par deux simples vers de profonde douleur dans son chef-d'œuvre, *Requiem*:

*Mari en terre, fils en prison,
Priez pour moi.*

Les effusions personnelles d'Akhmatova s'arrêtent là. Que pesaient ses sentiments et son sort à elle auprès de la tragédie dantesque de son peuple tout entier sous la botte d'un régime dément? Son *Requiem* est plus qu'un chef-d'œuvre littéraire. L'«engagement» d'Akhmatova est un acte d'héroïsme sobre et vrai: rester où l'on est, observer, noter et témoigner, non pour «le monde» dont elle n'avait que faire, mais avant tout pour les siens. Pour la

mémoire de ses compagnes d'infortune, devant les portes fermées des prisons de Leningrad qui retenaient leurs frères et leurs maris, morts ou vivants.

*Pour elles j'ai tissé une vaste
couverture
Avec mes pauvres mots déjà frappés
d'usure.
Je me souviens d'elles partout et
toujours,
Et ne les oublierai même au pire de
mes jours,
Et s'ils arrivent à fermer ma
bouche tourmentée
Par où un peuple de cent millions
criait,
Puissent-elles à leur tour se souve-
nir de moi
La veille du jour où l'on m'enterrera.*

LECTURES RECOMMANDÉES

- Klaus Mann, *Mephisto*, traduit de l'allemand par Louise Servicen. Préface de Michel Tournier, Denoël.
- Anna Akhmatova, *Requiem — Poème sans héros et autres poèmes*, trad. du russe par Jean-Louis Backès, Gallimard. (Les vers cités ici dans cet article sont traduits par l'auteur.)

NOTE

1. L'expression — «bleeding hearts and artists» — est tirée de l'opéra *The Wall* de Pink Floyd.

ENFUMAGES par Eric Werner

La fleur au fusil

L'HISTOIRE, ON LE SAIT, EST CE QUE JAMAIS ON NE VERRA DEUX FOIS, MAIS QUELQUE PART AUSSI ELLE SE RÉPÈTE: *EADEM SED ALITER*. À QUOI PENSONS-NOUS EN LE DISANT? BIEN SÛR AUX ÉVÉNEMENTS ACTUELS. CAR À DÉFAUT DE POUVOIR EMPÊCHER LES CHOSES DE SE FAIRE, AU MOINS PEUT-ON ESSAYER DE LES COMPRENDRE.

On pense à la guerre qui vient, mais aussi au mécanisme qui y conduit. C'est ici qu'on est amené à faire certaines comparaisons. Les langues des orateurs populaires sont tranchantes comme des couteaux d'égorgeurs, disait Héraclite. Les orateurs populaires ont aujourd'hui été remplacés par les Spin Doctors, mais le résultat est le même. On pourrait aussi utiliser l'image du fossé qu'on creuse. On creuse, on creuse, et, à un moment donné, le fossé devient infranchissable. Au XXe siècle cela a donné la Première Guerre mondiale. Certains se demanderont si nous ne sommes pas engagés aujourd'hui dans le même processus.

Il y a la guerre qui vient, mais aussi la montée du totalitarisme. D'un côté les couteaux d'égorgeurs des propagandistes, de l'autre l'exten-



sion illimitée du contrôle social avec en ligne de mire, entre autres, le projet d'identité numérique européenne, projet, on le sait, porté par la Commission européenne. La concrétisation en est prévue pour 2023. Mais ce n'est qu'un exemple. Partout l'étau se resserre sur les libertés individuelles. Le point de comparaison serait ici les années 30. Ce sont les mêmes tendances, sauf qu'elles

se développent aujourd'hui sous faux drapeau: défense des droits de l'homme, de la démocratie, etc.

LA PRESSE, TAMBOUR BATTANT

Reprenons ces éléments les uns après les autres. Il y a trois quarts de siècle que nos pays n'ont plus connu la guerre, je parle ici de l'Europe occidentale. La Deuxième Guerre mondiale semble aujourd'hui bien loin. Les personnes qui l'ont vécue ne sont plus qu'un petit nombre. On ne sait donc plus très bien dans nos pays ce *qu'est* réellement la guerre, à quoi elle ressemble. Si les populations en avaient la moindre idée, peut-être prêteraient-elles un peu plus d'attention qu'elles ne le font aux risques que leur font courir aujourd'hui les dirigeants, en particulier quand ils affichent leur volonté de se servir de la guerre en Ukraine pour «affaiblir la Russie», et cesseraient-elles de s'en remettre aveuglément à eux du soin de distinguer entre l'ami et l'ennemi. Mais justement, ce n'est pas le cas. Les gens s'orientent donc vers la guerre ou du moins en donnent l'impression. S'il y a aujourd'hui un point de rassemblement en Europe (en plus du mariage pour tous), c'est bien la guerre qui vient.

Mais il faudrait peut-être nuancer. On a beaucoup dit que les Européens en 14 étaient partis à la guerre la fleur au fusil. On sait aujourd'hui que les choses ne se sont pas passées comme ça. Les gens étaient au contraire très inquiets. Mais ils avaient appris à se soumettre. On pourrait même parler, comme le fait Daniel Halévy

dans son *Journal de guerre* 1914-1918, de «résignation animale». Cette résignation, précise-t-il, était «devenue la seconde nature de tous les peuples d'Europe». Sauf que tout cela s'est en fin de compte noyé dans la propagande de guerre, propagande qui occupait alors tout le terrain. Ce n'étaient pas les gens eux-mêmes qui partaient à la guerre la fleur au fusil, mais bien les dirigeants et leurs courroies de transmission dans les médias de l'époque: la grande presse nationaliste et belliciste. Les populations elles-mêmes étaient plutôt dans la soumission passive.

On pourrait émettre l'hypothèse selon laquelle il en va de même aujourd'hui. Les gens font peut-être semblant de croire à ce qu'on leur raconte, mais il n'est pas absolument sûr qu'ils y croient vraiment. Ils ont depuis toujours été éduqués à s'aligner sur l'opinion dominante, et donc ils s'alignent, le faisant le plus probablement mécaniquement, sans même seulement peut-être y penser. C'est de la «résignation animale». En ce sens, me semble-t-il, ce serait une erreur de dire que les gens sont aujourd'hui devenus russophobes. Ils ne sont pas devenus russophobes, en revanche ils savent très bien qu'on ne peut pas ouvertement aujourd'hui être russophile. Ils le savent parce qu'ils suivent l'actualité à la radio ou à la télé, qui elles sont massivement russophobes. Ils s'adaptent donc à la réalité. Eux-mêmes ne sont ni russophiles ni russophobes, ils cherchent simplement à éviter les ennuis.

Il est ici question des gens en

général. C'est à leur sujet qu'on peut parler de soumission ou de «résignation animale». Les choses se présentent évidemment différemment quand on parle des dirigeants, d'une part, de leurs courroies de transmission dans la politique et les médias de l'autre. Laissons de côté les dirigeants, ils ne nous intéressent pas ici directement. On s'intéressera en revanche à leurs courroies de transmission, ce qu'on appelle couramment la classe politico-médiatique. Quand on dit que les populations s'orientent aujourd'hui vers la guerre, on vise en fait la classe politico-médiatique: ce qui est normal puisque c'est elle qui occupe le terrain. Il n'y a également qu'elle qu'on entend. On croit que c'est le peuple qui s'exprime, en réalité le peuple ne s'exprime pas. Les seuls à le faire (car ils sont aussi les seuls à avoir le droit de le faire) ce sont les journalistes et les politiciens. Comme ils font beaucoup de bruit, on les confond souvent avec le peuple, alors qu'ils ne sont en rien le peuple. Il est vrai en revanche que le peuple les écoute: le peuple ou une partie importante du peuple.

JE DÉTRUIS, DONC JE SUIS

Il serait facile ici d'enchaîner les traits satiriques. Ainsi ces politiciens

suisse qui passent leur temps à critiquer l'armée et le budget militaire et qu'on retrouve aujourd'hui transformés en va-t-en guerre proaméricains, en appelant au renforcement des sanctions contre la Russie. Ou cet autre, président d'un parti dit du centre, expliquant sans rire que la neutralité suisse en 2022 passe par des livraisons d'armes à l'Ukraine. Ce serait ça aujourd'hui être neutre. Ou encore ces écologistes fondamentalistes insistant sur la nécessité d'arrêter les importations de gaz russe pour le remplacer par du gaz de schiste américain, alors même qu'ils expliquent très bien que les techniques d'extraction par fragmentation hydraulique sont destructrices de l'environnement. Mais c'est peut-être justement *cela* être écologiste: détruire l'environnement.

On pense évidemment à Orwell: la guerre c'est la paix, la liberté l'esclavage, etc. Sauf que ces personnels ne savent probablement pas qui est Orwell, il faudrait le leur expliquer. Je ne suis pas sûr d'ailleurs que si on le faisait, ils se sentiraient tellement concernés. Qu'est-ce qui les concerne? Essentiellement, je dirais, la politique intérieure, mais en un sens vague. Ils veulent plus de postes, de prébendes, pour eux-mêmes d'abord, leurs copains

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



ensuite. Un donné, un rendu. Parfois aussi, ôte-toi de là que je m’y mette. A priori, cela n’a rien à voir avec la Russie. Mais aujourd’hui tout passe plus ou moins par la Russie. Il faut se montrer ferme en ce domaine, bien faire voir qu’on est prêt à tout pour défendre la démocratie. Eux non plus ne croient pas forcément à ce qu’ils racontent. Mais mon impression personnelle est qu’ils y croient davantage que le reste de la population. Cela n’a d’ailleurs aucune espèce d’importance.

Au-delà évidemment se pose la question du bien et du mal. Les gens n’ont plus aujourd’hui une vue très nette de ce que sont le bien et le mal. Ils transforment donc les problèmes moraux en problèmes techniques. Il en va de la guerre comme du chan-

gement de sexe à l’école: ce n’est pas un problème moral, mais technique. On se souvient qu’à l’époque de la guerre froide, les mouvements anti-guerre étaient extrêmement puissants en Europe. Ils ont aujourd’hui complètement disparu. C’est le contraire qui surprendrait. Rien ne vient donc faire obstacle à la propagande de guerre. Cette propagande noie tout. Comme en 14, serait-on tenté de dire. Sauf que la guerre s’est entretiens considérablement transformée. Imagine-t-on ce qui se serait passé en 14 si les belligérants avaient disposé d’armes nucléaires? Non, on ne l’imagine pas. Il est vrai que les armes nucléaires sont là, en principe, pour ne pas être utilisées. Sauf qu’on se demande alors pourquoi elles existent.

Bref, le nihilisme poursuit sa course à l’abîme. Je détruis, donc je suis. Ou plutôt je me détruis: on est dans l’autodestruction. Mais l’autodestruction est bien en elle-même une forme de destruction. C’en est même la forme achevée. Je m’auto-détruis donc je suis. Tout cela la fleur au fusil.

LECTURES SUGGÉRÉES

- Daniel Halévy, *L’Europe brisée: Journal de guerre 1914-1918*, Éditions de Fallois, 1998.
- Margaret MacMillan, *Vers la Grande Guerre: Comment l’Europe a renoncé à la paix*, Éditions Autrement, 2014.



PASSAGER CLANDESTIN: Ariane Bilheran

Afghanistan, souvenirs d'abjection

POUR L'ANTIPRESSE, ET DANS LE CONTEXTE DE L'ACTUELLE GUERRE EN UKRAINE, J'AI SOUHAITÉ RECUEILLIR LE VÉCU D'UN TÉMOIN-CLEF DE L'AFGHANISTAN DU TEMPS DE LA GUERRE, CONCERNANT LE COMPORTEMENT ET LA DÉCADENCE DES ÉLITES OCCIDENTALES EN PAYS OCCUPÉ. CE TÉMOIN, BIEN SÛR, SOUHAITE CONSERVER SON ANONYMAT. NOUS L'APPELERONS ICI NIKOS.

VOUS AVEZ VÉCU LA GUERRE EN AFGHANISTAN, POUVEZ-VOUS RESITUER LE CONTEXTE DE CETTE GUERRE, ET LES ANNÉES OÙ VOUS ÉTIEZ PRÉSENT, ET POUR Y FAIRE QUOI (TOUT EN OMETTANT DES ÉLÉMENTS QUI PERMETTRAIENT DE VOUS IDENTIFIER TROP DIRECTEMENT)?

Je suis parti travailler en Afghanistan à la suite de la perte de mon emploi de journaliste au Crédit Agricole du fait de la crise de *Subprimes* en 2008. Je cherchais désespérément du travail depuis plusieurs mois quand, le soir de Noël, une connaissance m'a proposé par mail une place à Kaboul dans les télécommunications. Je suis arrivé en Afghanistan au début du mois de février 2009. Ma première journée au travail fut accueillie par un double attentat à la voiture piégée. Ça plombe le moral. J'avais été recruté

pour gérer la partie technique et informatique du cœur de réseau digital d'un grand opérateur téléphonique asiatique ayant des filiales internationales, tâche pour laquelle je manquais objectivement de budget et de personnel, mais cela m'a appris à faire avec les moyens du bord, à la manière afghane pourrait-on dire. J'ai travaillé pour cet opérateur pendant un an, puis j'ai démissionné et suis allé travailler pour des structures plus petites, dans des tâches diverses.

Je suis parti définitivement de Kaboul à la fin du mois de juillet 2010. Je n'y suis retourné brièvement qu'une seule fois pour clôturer de la paperasse et prendre quelques affaires restantes. Durant cette expérience, j'ai côtoyé des expatriés de multiples natio-

nalités, aussi bien dans le secteur privé que dans les secteurs militaires ou gouvernementaux.

C'EST-À-DIRE QUE, SI JE VOUS COMPRENDS BIEN, VOUS ÊTES RESTÉ EN AFGHANISTAN DE FÉVRIER 2009 À JUILLET 2010, SOIT ENVIRON UN AN ET DEMI, MAIS L'EXPÉRIENCE FUT SUFFISAMMENT MARQUANTE POUR QU'ELLE VOUS HANTE ENCORE AUJOURD'HUI? SI VOUS DEVIEZ RÉSUMER EN QUELQUES PHRASES ET EN UN SEUL SOUVENIR CETTE EXPÉRIENCE, QUE NOUS DIRIEZ-VOUS?

Le choc de découvrir et de comprendre peu à peu dans quel trou d'enfer je m'étais glissé fut tel à tous les niveaux, que, oui, cela m'a marqué à tout jamais. Un matin je devais me rendre sur un site technique distant de quelques kilomètres de notre siège. En route, j'ai dit à mon chauffeur de se garer de toute urgence sur le côté, car un convoi de véhicules militaires italiens roulait à vive allure et je ne voulais pas que notre voiture serve de cible au cas où ces soldats devaient être attaqués. Se retrouver au milieu d'une attaque ou d'un attentat est généralement fatal. Nous les avons laissés filer loin devant nous, et j'ai continué mes occupations habituelles. Je suis revenu au siège pour la pause déjeuner, et j'ai croisé les mêmes véhicules italiens qui roulaient toujours aussi vite. Le temps que je rentre dans mon bureau, un de leurs véhicules était pris pour cible par un engin explosif improvisé, laissé en bord de route. Ils sont tous morts malgré leur blindage. Je me souviens encore de la détonation, du souffle et de la colonne de fumée s'envolant sinistrement au-dessus de Kaboul. La vie ne tient parfois qu'à un fil. Cela dépend de votre vigilance et aussi, un peu, de la chance. Vous ne maîtrisez jamais rien. Combien de fois suis-je passé à côté du pire? Ce jour-là, cela aurait aussi bien pu être moi.

VOUS M'AVEZ DÉCRIT UNE ÉLITE POLITIQUE ET HUMANITAIRE (ONU, ONG...) AUX MŒURS COMPLÈTEMENT DÉCADENTES (POTS-DE-VIN, PARTOUZES, DROGUES, CRIMES, CORRUPTION, FOLIE DÉLIRANTE, ETC.), DANS UN CONTEXTE DE VIOLENCES ET DE SOUFFRANCES INOÛTES POUR LES POPULATIONS LOCALES. POUVEZ-

VOUS NOUS EN DIRE PLUS? QU'AVEZ-VOUS VU EXACTEMENT, ET DE LA PART DE QUI?

J'ai vu plusieurs types de souffrance psychologique à divers niveaux. Tout le monde n'est pas égal face à la souffrance, en fait. Les Afghans d'abord, qui souffraient de tellement de choses: les morts de proches ou de membres de leurs familles, le manque d'éducation, de travail, d'argent, de nourriture, de soins ou de perspectives pour leur futur. C'était un enfer quotidien pour eux. Malheureusement, la reprise du pouvoir par les talibans à Kaboul n'annonce pas des lendemains qui chantent avant longtemps.

Chez les expatriés, cela dépendait du type d'activité sur place. Ceux qui subissaient la souffrance la plus immédiate étaient les militaires et les civils sous contrat (ceux que j'appelle les «chiens de guerre», des mercenaires qui n'obéissent pas aux lois de la guerre, comme dans une armée régulière). Eux vivaient des combats extrêmement violents avec des traumatismes psychologiques évidents. Beaucoup d'alcool. Beaucoup d'ennui pendant les moments d'accalmie. Syndromes post-traumatiques à foison...

Pour les civils travaillant à Kaboul dans les ONG et les structures onusiennes, c'était différent. Ils vivaient dans des enceintes protégées et gardées, où ils ne prenaient que très peu de risques. Ils ne se confrontaient pas à la réalité du terrain. Ils étaient payés des fortunes à s'ennuyer fermement. Ils passaient leur temps à se plaindre de tout. Dans le même temps, cette clique de guignols organisait des soirées tango en plein territoire afghan, avec alcool à gogo et autres joyeusetés, quand cela ne finissait pas en parties fines et orgies dans certaines chambres. Le contraste entre cette débauche et la peine quotidienne des Afghans pour survivre, entre l'argent qui coulait à flots pour satisfaire des addictions (drogue et sexe essentiellement) et la misère du peuple sur place était saisissant, presque inconcevable pour l'esprit.

Pour les gens comme moi, nous fréquen-

tions quelques rares restaurants-bars. Notamment celui des Français appelé *L'Atmosphère*, où l'on pouvait espérer passer quelques heures de tranquillité au milieu d'un des pays les plus sales, les plus dangereux et les plus corrompus de la planète. C'était aussi l'endroit de beuverie favori des petits chouchous de la presse écrite et radiophonique hexagonale, qui passaient plus de temps effectif à picoler et à médire qu'à chercher les vraies informations sur le terrain. Certains de ces gens étaient au mieux arrogants, au pire détestables.

J'ai eu la malchance d'être mêlé à l'affaire des journalistes Stéphane Taponier et Hervé Ghesquière. Les talibans étant en contact permanent avec mon entreprise, on m'a chargé d'aller parler aux gens des «services» à l'ambassade de France. Je me suis retrouvé involontairement coincé au milieu d'un imbroglio qui aurait pu me valoir de très graves ennuis, à cause de ces abrutis de journalistes qui avaient décidé de quitter le convoi de véhicules protégés par les militaires français et furent ainsi capturés par une faction talibane. Leurs traducteurs furent exécutés. L'armée française déploya un dispositif colossal pour surveiller le lieu où ils étaient gardés en otages. Le lieu était complètement piégé. L'inconscience de ces journalistes aura coûté des millions aux contribuables français. Et la meilleure, c'est que les talibans étaient prêts à les lâcher pour deux millions de dollars quelques jours après leur capture. Mais Monsieur Sarkozy, président en ce temps-là, décida que cela ne faisait pas son affaire, et les laissa moisir un peu pour les ressortir au moment opportun. Ce sera François Hollande qui tirera les marrons du feu à sa place. Politique et opportunisme, sans commentaires.

Mon rôle consistait à faire le lien entre les deux parties pour assurer les communications, et à demander des preuves de vie des deux otages. J'en ressortirais choqué par l'attitude de toutes ces personnes, et rongerais ma colère de m'être fait utiliser par les

services secrets sans aucune couverture ou protection. Kaboul en 2010, à mes yeux, était devenu un capharnaüm byzantin: lieu de toutes les intrigues, de toutes les compromissions morales, au nom du dieu argent qui s'empiffrait sur les abjections de la guerre.

En somme, vous décrivez une absence totale d'aide et d'empathie auprès des populations. Quelle était leur opinion à ce sujet?

Les Afghans sont des gens résilients et courageux. Ils vous observent et vous jugent pour savoir si vous n'êtes qu'un énième Occidental en quête de frissons et d'argent ou une personne véritable. Ce sont de braves gens d'une sympathie incroyable. Des nombreuses discussions que j'ai pu avoir avec eux, j'ai conclu qu'ils entretenaient peu d'espoir envers les Occidentaux, car la quasi-totalité d'entre eux n'étaient pas là pour les bonnes raisons. Très peu d'Occidentaux se sont liés d'une amitié sincère avec les Afghans et ont réussi à véritablement les aider. Les jeunes Afghans rêvaient leur avenir à l'étranger, en Europe ou en Amérique du Nord. J'ai vu de nombreuses jeunes femmes autrichiennes, françaises et autres essayer d'aider généreusement les enfants afghans. Ce que l'on n'avait pas compris, c'est que les maîtres des lieux avec leur bannière étoilée n'avaient que faire de la jeunesse afghane. Quelle odieuse et monstrueuse farce!

QU'AVEZ-VOUS OBSERVÉ EN MATIÈRE DE DROGUE, PLUS PRÉCISÉMENT, EN AFGHANISTAN?

En Afghanistan, on trouvait communément deux types de drogues: le cannabis qui pousse comme de la mauvaise herbe, et l'opium. Le raffinage de l'opium ne se fait pas en Afghanistan mais dans le nord du Pakistan, dans la zone de Peshawar, célèbre pour son expertise. J'ai croisé beaucoup de gens de divers secteurs d'activités qui fumaient de la marijuana ou de la résine de cannabis. Ils tuaient l'ennui et se perdaient dans des paradis artificiels. Seuls ou en petits comités. Pour l'opium, ce sont essentiellement les Afghans qui étaient le plus dépendants, et cela provoquait des ravages visibles. Il faut

se souvenir que le demi-frère du président Hamid Karzaï était à la tête du trafic d'opium dans la région de Kandahar pour le compte de la CIA. Cela lui a valu d'être assassiné par les talibans qui n'approuvent pas cette culture, jugée immorale.

La CIA a, comme au Vietnam et en Thaïlande, engendré des montagnes de profits illégaux grâce à ce trafic. Cet argent est hors de contrôle du Sénat et des citoyens américains. Comme l'expliquera Julian Assange quelque temps après mon départ, le but des Américains en Afghanistan n'était pas de gagner une guerre, mais de créer une véritable base hors de tout contrôle légal qui puisse financer toutes les opérations de la CIA dans le monde. J'ai assisté au chargement de palettes de dollars plastifiées dans des aéronefs dont les identifications de vol (quand ces identifications n'étaient pas manquantes) étaient douteuses. Où allait cet argent? Mystère. Sûrement pas aux Afghans.

VOUS M'AVEZ MENTIONNÉ AVOIR «MAL À L'ÂME RIEN QUE DE REPENSER À KABOUL», POURRIEZ-VOUS ME DÉCRIRE LES PIRES SCÈNES AUXQUELLES VOUS AVEZ ASSISTÉ, ET QUI CONTINUENT DE VOUS HANTER?

L'une des scènes qui me hantent encore est celle d'un orphelin d'environ cinq ou six ans, qui mangeait devant une échoppe locale à quatre pattes dans une assiette en inox à même le sol. De la même façon qu'un chien. Comment peut-on laisser un enfant en bas âge manger dans de telles conditions? Et personne n'a levé le petit doigt pour lui. Indifférence générale. Où étaient les soi-disant ONG s'occupant des orphelins de guerre? Il y a aussi une scène où, un matin d'hiver, des Afghans qui avaient dormi furent découverts morts de froid en pleine nuit (moins 25 degrés), faute de toit et de chauffage. Ils furent ramassés, telles des bûches, par les habitants autour. Tout ceci pendant que toute la clique occidentale, moi inclus, était logée dans des maisons chauffées avec douches! Étions-nous devenus des monstres d'indifférence? J'ai aussi vécu des scènes de bombardements ou d'attaques

à la voiture piégée, mais c'est devenu une banalité qui n'intéresse personne: *Hollywood* a déjà bombardé les esprits des milliers de fois, pour mieux nous désensibiliser. Ces traumatismes sont bien sûr réels, mais personne ne peut plus en saisir la gravité, du fait de l'accoutumance de nos cerveaux à la violence médiatisée. Pornographie cinématographique!

CERTAINES PERSONNES ONT PU SE METTRE À L'ABRI À L'ÉTRANGER AU MOMENT DE LA CHUTE DE KABOUL, D'AUTRES NON, QUEL MESSAGE SOUHAITEZ-VOUS TRANSMETTRE À CEUX QUI SONT RESTÉS?

La grande majorité de mes ingénieurs télécoms afghans ont réussi à émigrer (US, Canada, France, Allemagne, Belgique), où ils vivent une vie apaisée. Mais il y en a un qui est toujours coincé là-haut, Youssouf. Il m'a appelé le jour de la chute de Kaboul. J'ai tout essayé pour le sortir de ce guêpier. Rien n'y a fait. Ses amis à l'étranger et moi-même pensons à lui régulièrement. Un jour, je sais que cette folie cessera, et qu'il pourra enfin quitter Kaboul. J'attends. Nous ne perdons pas espoir. La Chine et la Russie ont promis aux talibans d'aider le pays s'ils respectaient certaines règles de droit international. L'Iran voisin semble aussi intéressé à ce que la région se stabilise. Donc, il y a de forts potentiels, si les fracas de la guerre cessent définitivement et que les talibans décident de ranger les armes.

La seule véritable inconnue reste le Pakistan qui, en raison des talibans, perd une énorme source de revenus tirés de l'opium. Malheureusement, les intrigants du Potomac viennent de réussir à faire renverser le Premier ministre Imran Khan qui était le meilleur espoir de paix des Pakistanais et des Afghans. L'Inde, elle, est toujours inquiète des débordements sur sa frontière au Cachemire.

VOUS M'AVEZ DIT QUE LES GENS NE VOUS ONT PAS CRU À VOTRE RETOUR, QUELLE A ÉTÉ VOTRE EXPÉRIENCE À CE SUJET?

Eh bien, les gens ne sont généralement informés que *via* les canaux médiatiques

traditionnels. Et donc, ayant vu la petite clique de journalistes français à Kaboul leur raconter des demi-vérités ou de grosses fadaises, il ne faut pas s'étonner que les gens ne comprennent pas ce qui a bien pu se passer pendant 21 ans en Afghanistan. C'est pour cela que j'ai été raillé par certains Parisiens ou proches, qui refusaient de me croire, car ils étaient gavés d'une propagande constante et mensongère. Je ne pouvais pas lutter contre *RFI* ou *Libération*, qui sont des institutions.

QUELLES SONT LES RAISONS DE LA SI SOUDAINE DÉBANDADE US L'AN DERNIER ?

Eh bien la réponse est simple mais elle est inconcevable pour le public ordinaire. Cette réponse tient en un seul mot: *effondrement!*

À la suite de vingt ans d'occupation d'un pays où la population est devenue graduellement hostile à l'occupant parasite, comprenant que leurs supposés libérateurs n'étaient en fait que des bourreaux, des meurtriers et des voleurs, le mouvement de guérilla afghan a pris de l'ampleur jusqu'à devenir un ennemi de plus en plus mortel pour Oncle Sam. Mater cette rébellion devenait de plus en plus coûteux en argent, en matériel, en munitions et en troupes. Une fois élu président, Trump avait compris que cette guerre n'était qu'une mascarade, et que les quinze ou vingt mille milliards d'endettement public (d'époque) ne permettaient plus ce genre de fantaisie. Il a donc initié un mouvement de retrait de troupes partout dans le monde, y compris en Syrie, pour tenter de juguler l'hémorragie.

L'administration américaine et le conglomérat militaro-financier se sont battus de façon acharnée pour empêcher ce mouvement. Par des manœuvres politiques folles et quasi-illégales, ils y sont partiellement parvenus. Malheureusement, entretemps, la crise du Covid a éclaté, et l'économie américaine s'est mise à fondre comme neige au soleil (*shrinking*) sous la houlette des Démocrates et du président Biden. Les priorités du

gouvernement et du pays ne permettaient plus au parasite afghan de subsister indéfiniment. Et il a fallu rembarquer les troupes de toute urgence. Nous avons assisté à la fuite des troupes US de la base de Baghram en pleine nuit pour ne pas alerter l'armée afghane de leur départ et provoquer un mouvement de panique, puis, rapidement après, une évacuation en toute hâte de Kaboul qui ressemblait à s'y méprendre, mais en plus désastreux, à la chute de Saïgon durant la guerre du Vietnam.

Les Américains ont abandonné sur place pour près de 93 milliards de dollars d'équipements militaires en parfait état de marche. Se rajoutent à cela les bases aériennes quasi neuves et autres camps militaires qui coûtaient environ 500 millions pièce. Pourquoi ne pas avoir cherché à saboter le matériel pour ne pas le laisser aux talibans, ou bien le rembarquer? Parce que matériellement il n'y avait plus assez de temps pour démolir autant de lieux et de choses, et parce que financièrement l'opération aurait été un gouffre.

Dès lors la seule chose qui importait était de sauver les équipements de haute technologie (secret défense oblige) et les hommes. Le reste pouvait bien être abandonné. Dmitri Orlov a écrit dans l'un de ses articles que viendrait le jour inévitable où les États-Unis, dans leur effondrement, ne seraient même plus capables de rapatrier leurs militaires et ressortissants des nombreuses bases qu'ils possèdent dans le monde. Nous y sommes, le cancer impérial est entré en phase terminale. Pour preuve les dernières frasques ukrainiennes où le gouvernement Biden vient de voter un budget d'aide d'urgence à Kiev de près de trois milliards de dollars(1). En définitive, ils ne sont capables d'envoyer que deux cents et quelques millions. Oui le budget a bien été voté, affirmatif!

Mais il n'y a plus d'argent dans les caisses pour la guerre. La crise du Covid a fait fondre l'économie US et les sanctions antirusse sont en train de lui donner le coup d'estocade.

Le plus fou est que toutes ces informations sont disponibles pour qui veut les trouver et les lire. Malheureusement les médias occidentaux et les GAFAM polarisent, déforment et manipulent tous les événements pour créer un beau récit complètement factice. Les États-Unis sont en train de s'effondrer économiquement sous nos yeux mais nos cerveaux ne décodent pas correctement tous les signaux émis. Avez-vous vu la tranquillité sur le visage de Vladimir Poutine lors du défilé commémoratif du neuf mai 1945 sur la Place rouge? Lui sait...

QUAND VOUS VOYEZ LE TRAITEMENT MÉDIATIQUE DE LA GUERRE EN UKRAÏNE, OÙ MÊME LE NOVICE SINCÈRE PEUT SE RENDRE COMPTE QU'ELLE COMPORTE UNE CERTAINE EXAGÉRATION, QU'EST-CE QUE CELA VOUS INSPIRE À CE SUJET?

- * Cela ne m'inspire que du dégoût! Les médias occidentaux à la solde des gouvernements et de quelques oligarques (comme Gates) dictent à leurs pitres le récit à nous faire ingurgiter de toute urgence, mais cette fois les gens ne sont pas dupes. Les plus grands voleurs et assassins de ces deux derniers siècles ne sont ni russes ni ukrainiens. Ils sont américains. Le mensonge ne passe plus. C'est la goutte qui va faire déborder le vase après toutes ces années de tromperies.

QU'AIMERIEZ-VOUS TRANSMETTRE AUJOURD'HUI, QUEL EST VOTRE MESSAGE AU SUJET DE CE TÉMOIGNAGE? DE QUI SOUHAITEZ-VOUS QUE LES LECTEURS DE L'ANTIPRESSE SOIENT INFORMÉS OU PRENNENT CONSCIENCE?

En allant à Kaboul je ne savais pas vraiment à quoi m'attendre. Bien sûr, je savais qu'une guerre était en cours. Mais que sait-on de la guerre en vérité, quand on ne l'a pas vécue? Rien, hormis les images déformées d'Hollywood dans les médias de masse. Et je dois bien admettre que je n'étais pas préparé à ce que j'allais vivre. Quand je suis parti de Kaboul, je n'étais plus le même homme. J'ai

perdu beaucoup de mes illusions sur l'Occident et notre soi-disant action «pour la paix et la démocratie» en Afghanistan. La guerre d'Afghanistan menée par les Américains contre le terrorisme a démarré sur un mensonge grossier, et ce mensonge a été perpétué pendant vingt ans. Et personne n'a eu la présence d'esprit de remettre officiellement ce mensonge en cause. Même encore aujourd'hui. Combien de temps faudra-t-il pour que nous reconstruions les faits tels qu'ils se sont produits, et les motivations de cette guerre? Mille milliards de dollars sont littéralement partis en fumée, sans que cela ne profite aux Afghans. Le plus grave, c'est que les journalistes qui étaient censés dénoncer toute cette vaste fumisterie ne l'ont jamais fait. Pire, ils ont participé au cirque, en s'enrichissant de la guerre, en enjolivant ou en déformant la réalité et la vérité.

Aujourd'hui, une nouvelle guerre se profile aux portes de l'Europe, entre des cultures dont les liens historiques, religieux et familiaux sont avérés depuis des siècles. On assiste à une résurgence de l'hydre nazie que l'on croyait disparue à jamais. Comment cette monstruosité a-t-elle pu survivre et ressusciter? Les mêmes acteurs qu'en Afghanistan nous content exactement les mêmes sornettes sur ce qui se passe ou va se passer. Nous risquons la guerre nucléaire, l'anéantissement de l'humanité. Peut-être serait-il temps de dire stop à tous ces mensonges, d'arrêter ces marchands de guerre, et de recouvrer nos vies d'hommes libres. Après trente et une années de guerres incessantes ayant ravagé la planète, les peuples aspirent à la paix!

Propos recueillis par Ariane Bilheran, normalienne, philosophe, docteur en psychopathologie. <https://www.arianebilheran.com>

NOTE

1. C'était avant le bill ahurissant de 33 milliards proposé par Biden et porté à 40 par le Congrès.



LISEZ-MOI ÇA! par Patrick Gilliéron Lopreno

«Les entretiens de l'aube» de Georges Haldas

CHRONIQUEUR DE LA GENÈVE ÉTERNELLE, TÉMOIN, POÈTE, EXPLORATEUR DU NON-ESPACE-TEMPS QUI SE GLISSE DANS LE FLUX TRIVIAL DE NOS VIES, GEORGES HALDAS FUT L'UN DES PERSONNAGES LES PLUS RICHES ET LES PLUS ATTACHANTS DE LA VIE CULTURELLE SUISSE DE LA FIN DU XXE SIÈCLE. CES ENTRETIENS LE RÉVÈLENT AUSSI COMME PROPHÈTE.

CE QU'IL APORTE

Ce texte a d'abord été publié en 1983 à L'Age d'Homme. Matthieu Mégevand, l'actuel directeur de la maison d'édition protestante Labor & Fides, a voulu le rééditer dans la collection «Lignes intérieures» qu'il a créée et qu'il dirige. Le but de cette collection est de mettre en avant des récits personnels et intimes qui abordent la question de la transcendance dans une époque dominée par l'athéisme. Dans ces entretiens,

l'écrivain genevois d'origine grecque Georges Haldas se confie à Étienne Sordet et retrace son parcours de vie et de poésie, qui découle selon lui de la même veine. Le poète s'inspire constamment du réel pour que la beauté des choses se révèle et existe par sa sensibilité propre et son «émotion poétique». De l'invisible au divin, la frontière est poreuse. Avec délicatesse, Haldas préfère au mot «Dieu» le terme de «Source», car pour lui ce nom a trop été galvaudé

au fil de l'histoire. Tandis que la «Source», nom féminin, incarne le mouvement et l'action. Tout au long de ces échanges, on découvre un Haldas humaniste et profondément préoccupé du lien entre les êtres. La foi comme l'écriture doivent relier, aller à l'autre. Il précise aussi qu'il n'a jamais écrit de roman et qu'il n'arrive pas à inventer des personnages. Il se dit chroniqueur et se sert de sa vie et de son entourage pour écrire. Sa poésie se bâtit de la même manière. Nulle fiction chez lui.

CE QU'IL EN RESTE

Le poète dévoile un lexique tout personnel et donne des «outils» pour mieux le lire. Très critique à l'égard de la psychanalyse et du marxisme, qui selon lui ont échoué dans leur tentative à changer l'homme et la société. Marx et Freud nient l'importance de la dimension religieuse. Par opposition, la pensée de Georges Haldas est centrée sur l'homme au sens le plus noble et imprégnée de ce qu'il appelle «État de poésie» ou la «graine». Cette «minute heureuse» ressemble comme deux gouttes d'eau à l'instant décisif en photographie et nous lie à nos émotions et nos souvenirs. À ce moment, le temps se transforme en un *non-espace-temps* d'où peut naître l'écriture. Dans un élan

de recueillement, il est primordial de ressentir de la gratitude envers la Création. Cette relation du visible à l'invisible nous mène vers la transfiguration, qui est spiritualité. Haldas est très marqué par la religion orthodoxe et la Résurrection demeure une thématique constante et majeure dans son œuvre. Elle permet la renaissance et l'immortalité; ce que recherche tout poète.

À QUI L'ADMINISTRER?

Ces entretiens permettent de mieux comprendre et de mettre en lumière le travail immense de Georges Haldas. On y découvre un auteur d'une finesse et d'une intelligence rares. Avec les années qui passent, ses chroniques cartographient la Genève d'antan et l'on s'aperçoit que les craintes de l'écrivain de voir notre mode de vie détruit par la mondialisation et l'antihumanisme technique ne se sont avérées que trop exactes. Tout poète est un prophète!

- Photo: Georges Haldas par SD, *La Légende de Genève* (1996)
- Georges Haldas/Étienne Sordet, *Les entretiens de l'aube*, Labor & Fides, 2020.



Antipresse.net-canal historique

Le rendez-vous des abonnés de l'Antipresse sur Telegram!

→ t.me/antipresse

TURBULENCES

REUTERS • Impartialité et indépendance

Interrogeant une femme rescapée de l'usine Azovstal, à Marioupol, l'agence Reuters a diffusé son témoignage poignant sur les épreuves qu'elle avait traversées. Mais en omettant son message essentiel :

«...je ne veux pas aller en Ukraine. Je ne veux pas aller en Ukraine. Notre famille a décidé à l'unanimité qu'on ne veut pas aller en Ukraine. Mais si on décide de revenir, alors ce sera seulement à Marioupol, c'est-à-dire en République populaire de Donetsk, pas en Ukraine...»

Moyennant cette petite coupure, le récit de Natalia Usmanova a pu lui aussi être versé au dossier des crimes des Russes alors qu'elle plaidait en leur faveur. Pincée en flagrant délit de censure, l'agence a déployé sa plus belle langue de bois :

«Nous cherchons encore à vérifier des aspects essentiels du récit de Natalia Usmanova. Nous nous engageons à rendre compte du conflit en Ukraine de manière impartiale et indépendante, comme nous le faisons dans le monde entier.»

Voici trente ans exactement, au temps de la guerre de Yougoslavie, un ex-reporter de Reuters, Vjekoslav Radović, publiait son témoignage sur le front de Vukovar intitulé *Les spectres de la guerre*. Exemples à l'appui, il y motivait sa démission de la grande agence par sa malhonnêteté fondamentale et délibérée dans l'arrangement des récits de guerre afin de toujours porter l'accusation sur un camp désigné à l'avance. Rien ne change.

WIKIPEDIA • Hunter Biden et l'effet Streisand

Wikipedia a effacé l'entrée consacrée à la compagnie Rosemont Seneca Partners.

Le nom ne vous dit pas grand-chose? Normal. Mais son occultation le rend bien plus éloquent.

Il s'agit du véhicule financier des opérations montées par le fils Biden en Ukraine, entre autres et surtout en liaison avec les fameux laboratoires de recherches biologiques. On n'en sait pas beaucoup plus, à moins de lire la montagne de documents produite par le ministère de la Défense russe.

Donc, autant dire qu'on n'en sait rien. C'est la raison invoquée pour l'effacement. L'organisation n'était mentionnée «qu'en rapport avec ses célèbres fondateurs, Hunter Biden et Christopher Heinz» note le censeur, un rédacteur de Wiki identifié uniquement sous le nom d'«Alex».

Rosemont Seneca n'étant qu'un canal de financement pour des opérations plus ou moins inavouables, il est assez logique que les informations à son sujet soient squelettiques. Le mieux était donc de supprimer cette entrée afin de ne pas en faire, comme l'a aussi noté le rédacteur «Alex», «un aimant pour les théories de conspiration sur Hunter Biden».

Voilà: c'est fait! Si la page Rosemont Seneca ne passionnait personne jusqu'à ce jour, sa suppression, elle, ne manquera pas d'attirer l'attention de tous les curieux sur les étranges affaires de Biden Fils en Ukraine. C'est ce qu'on appelle l'«effet Streisand», très bien expliqué, tenez, par Wikipedia elle-même:

«L'effet Streisand est un phénomène médiatique au cours duquel la volonté d'empêcher la divulgation d'informations que l'on aimerait garder cachées — qu'il s'agisse de simples rumeurs ou de faits véridiques — déclenche le résultat inverse.»

MARQUE-PAGES · La semaine du 8 au 14 mai 2022

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Aveu involontaire. Un candide mercenaire canadien retour du Donbass raconte sur CBC News sa mission aux côtés des militaires ukrainiens avec le fameux sniper Wali, son compatriote. Il n'a qu'un mot pour décrire ce qu'il a vécu: l'enfer. Des pertes colossales, quotidiennes, et un barrage de feu. Sans se méfier de rien, et sans que le journaliste soulève la moindre question, le pauvre «Shadow», manifestement secoué, raconte (min. 2:00) comment les snipers canadiens faisaient leur nid dans des immeubles d'habitation et s'attiraient des ripostes massives. Mais l'utilisation de civils comme boucliers humains par le côté ukrainien n'est, comme on le sait, que de la propagande russe.

Covidiot? Des scientifiques britanniques ont testé les fonctions cognitives de patients hospitalisés du Covid-19. Les résultats qu'ils publient sont surprenants: «Ils ont constaté que six mois après avoir contracté la maladie, le déclin cognitif était similaire à 20 ans de vieillissement et correspondait à une perte de 10 points de QI. D'après eux, certains patients pourraient ne jamais retrouver leurs capacités.»

De là à dire que le Covid-19 rend débile...

L'usine à zombies. Il y a quelques années encore, évoquer le programme MK Ultra de la CIA vous valait automatiquement une carte d'adhérent au club des théoriciens du complot. Désormais, même les médias les plus conventionnels se mettent à l'évoquer, comme la BBC dans cet article assez surprenant sur «le sombre héritage du programme secret de la CIA visant à trouver des moyens de contrôler l'esprit». La recherche de ces moyens supposait la manipulation, la mutilation voire la destruction délibérée du psychisme d'innombrables cobayes,

notamment dans un hôpital psychiatrique canadien sobrement appelé «L'Allan». Evidemment, la confirmation de ces expériences horribles ne changera pas grand-chose. Les seigneurs de l'ombre ont sans doute estimé — à juste titre — que l'œuvre du temps avait suffisamment émué l'impact de ces atrocités vieilles de plusieurs générations déjà.

Dissonance. Adrien Bocquet est un ancien commando français. Victime d'un grave accident, il raconte son combat contre la paraplégie dans *Lève-toi et marche grâce à la science* (éd. Max Milo). Bocquet vient de passer trois semaines en Ukraine, où il a vu des crimes épouvantables commis par le bataillon Azov. Il a livré son témoignage circonstancié à André Bercoff sur Sud Radio (en particulier dès la min. 17:50), relevant en particulier la dissonance avec le discours admis en Occident:

«Ce qui me choque énormément, c'est que l'Europe donne de l'armement à des militaires néonazis, on n'en parle pas, il suffit de regarder, c'est un ancien sigle SS qui est brandi partout en Ukraine et ça ne pose aucun problème (...) Entre ce que je vois et j'entends sur les plateaux TV et ce que j'ai vu sur place, il y a une autoroute!»

Une lectrice, qui en a été choquée, nous pose cette question: «pourquoi tous ceux qui vont sur le terrain ne reviennent pas avec de tels informations ou du moins ne les dévoilent-ils pas?» Peut-être parce qu'il est très peu gratifiant de livrer des faits qui brisent le fil du récit? Bocquet, qui revient de l'enfer, n'a rien à craindre et rien à perdre...

Dissection. Nous relevions la semaine dernière la «prédication pompeuse basée sur une analyse de situation d'une myopie affligeante» du chef d'état-major des armées françaises au sujet de la situation en Ukraine et d'une éventuelle guerre de haute intensité pouvant impliquer la France contre la Russie. Si notre irrévé-

rence a surpris quelques lecteurs, nous leur recommandons vivement de lire les commentaires du général Dominique Delawarde au sujet de cet «Ordre du Jour n° 13» que l'armée française, on peut le parier, s'efforcera un jour d'oublier.

Inutile, donc essentiel. Seuls 237 élèves passeront cette année l'épreuve du bac en grec ancien en France. Il y a une génération encore, cette langue et la culture qu'elle véhicule étaient des piliers de toute bonne éducation. L'INA

nous a rassemblé quelques témoignages touchants à ce sujet qui semblent désormais aussi vieux que Thémistocle...

«La qualité du grec, c'est de ne pas avoir une utilité immédiate, dans une civilisation où on est de plus en plus des techniciens, et donc de plus en plus spécialisés. Je crois que la chance du grec, c'est justement de ne pas servir à quelque chose, vraiment, mais de servir à tout. C'est-à-dire d'être un instrument de culture.» (Madeleine Zaoui, professeur)

Pain de méninges

SHAKESPEARE, OU LA DESTINÉE HUMAINE À L'ÉTAT BRUT

Le malheur pour notre littérature dramatique est l'énorme différence entre intelligence et sagesse. Là où les auteurs dramatiques commencèrent à penser, ils commencèrent à construire. Shakespeare n'a pas besoin de penser. Il n'a pas non plus besoin de construire. Chez lui, c'est le spectateur qui fait la construction. Shakespeare ne façonne pas le destin d'un homme au deuxième acte pour rendre possible le cinquième.

Chez lui, tout se déroule naturellement. Par l'incohérence de ses actes, on reconnaît l'incohérence d'une destinée humaine, lorsqu'elle est rapportée par quelqu'un qui n'y voit pas l'intérêt de mettre de l'ordre afin de doter une idée, qui ne peut être un préjugé, d'un argument qui n'est pas issu de la vie. Il n'est rien plus bête que de monter Shakespeare pour le rendre clair. De par sa nature il n'est pas clair. C'est un matériau absolu.

LIGNES SUR PLAN

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

